

—Bakschich, pourceau ! bakschich, chien ! bakschich, infidèle !

Celui qui comprend lève sa canne ; mais beaucoup n'entendent pas, et croient qu'on leur adresse quelque paroles flatteuses, ils saluent et doublent l'aumône...

Vient enfin le moment du départ ; c'est d'ordinaire à la fin de septembre. La caravane s'ébranle au milieu d'une foule immense accourue dans la plaine d'Abbassieh, au nord du Caire. Son départ est salué de vingt et un coups de canon. La caravane emporte les tapis soigneusement pliés, une somme de quatre mille à cinq cent mille francs, des provisions de bouche et quantité de pelisses et d'étoffes blanches pour subvenir aux besoins du voyage, faire aux Bédouins les présents d'usage et secourir les pauvres des deux villes saintes, — Médine et la Mecque.

On peut évaluer à une centaine les baudets qui passent en avant pour régler la marche ; à cinq cents chameaux ; à la moitié de ce nombre les chevaux dont se compose la caravane. Toutes ces bêtes servent de montures ou sont chargées de marchandises et de vivres. Un millier de soldats égyptiens et d'employés du gouvernement sont affectés à la garde du trésor et du service du Mahmal. Leur chef est un Pacha, et les troupes comprennent deux escadrons de cavalerie, et deux canons de montagne pour défendre la caravane contre les entreprises des Bédouins du désert. En outre, une centaine de pauvres gens suivent à pied, décidée à accomplir dans ces conditions le saint pèlerinage.

Le Mahmal, splendide, attire tous les regards.

Que devient le père aux chats au milieu de cette foule et de tout ce déploiement de luxe et de forces ? Eh ! il tient sa place, une bonne place. Le vieux bonhomme a eu l'art de s'entourer de quelques-uns de ces nègres de Soudan, très pauvres, qui ne mendient pas, et qui, moyennant une légère rétribution, rendent une multitude de petits services. Grâce à leur aide, il parvient à maintenir soumise la congrégation de pèlerins moustachus à tout poil et à toutes griffes dont il est le chef — et le père.

La caravane se dirige vers le Caire, cette grande ville à l'aspect si étrange, avec ses dômes, ses maisons en terrasses, ses palmiers et ses trois cents minarets se détachant si vigoureusement sur le bleu du ciel, très froncé. Le désert enserré la ville de trois côtés ; mais à l'occident, grâce au Nil, le contraste est frappant : une végétation splendide, des bois de palmiers entremêlés de vertes prairies, d'élégantes villas, de belles avenues de sycomores. Dans la direction de Suez, le désert se déroule avec ses mamelons couleur de feu, ses sables embrasés, ses horizons sans limites, baignés d'une éblouissante lumière.

La caravane remplit d'animation et de bruit ces solitudes. Les chameaux, très chargés, marchent d'un pas lourd ; les dromadaires trottent légèrement ; les bidets se livrent à des fantaisies. Elle n'est pas seulement composée de dévots pèlerins, la caravane : il y a des Marocains qui apportent aux boutiques de la grande rue du Mahmal-Messai, à la Mecque, de belles peaux de chèvres rouges et jaunes ; des Tunisiens qui ont une provision de fez ; des Turcs d'Europe munis d'une pacoille d'étoffes brodées, à laquelle ils ne dédaignent pas d'ajouter des confitures sèches et des bouts de pipes en ambre ; les Turcs d'Anatolie charrient des tapis de soie, des châles d'Angora, destinés à prendre place à côté des cachemires et des mouchoirs de soie apportés par les Persans d'une caravane qui suit une autre voie, à côté des châles admirablement brodés où excellent les Afghans, des armes magnifiques et des étoffes de l'Inde, des objets en cuir des Arabes de l'Yémen. Il y a des nègres du Soudan, de Tombouctou qui s'en vont vers la Mecque, comme vers un débouché assuré à leurs paniers nattés (jonc et drap), à leurs cotonnades...

Particularité assez curieuse : des saltimbanques marocains, de tout jeunes garçons pour la plupart, après avoir suivi le littoral de l'Afrique méditerranéenne, se sont aussi mêlés aux pèlerins par amour du lucre autant que par dévotion et désœuvrement.

Tout ce monde forme une multitude passablement bigarrée. La caravane se dirige vers l'extré-

mité du golfe d'Akaba, laissant à sa droite presque toute la presqu'île qui domine le mont Sinaï, et à sa gauche la Palestine, la mer Morte, Jérusalem.

En sortant de Suez, on est entré dans la vallée de l'Egarement, où le peuple juif erra si longtemps. C'est une plaine sablonneuse, très étendue, coupée par de petites élévations de sables mouvants et une série de monticules ; de distance en distance, des colonnes en maçonnerie de trois à quatre mètres de hauteur, jalonnent la route. Au bout de la vallée se trouve le fort Nikihil, gardé par une trentaine de soldats turcs, et où le gouvernement égyptien envoie d'avance des vivres pour le ravitaillement de la caravane de deux bœufs pour tourner la noria qui doit fournir de l'eau aux pèlerins altérés.

Avant d'atteindre la mer Rouge, il faut traverser le fameux défilé d'Akaba, d'un si pénible accès. Force est, là, d'abandonner bien des fois les chemins pierreux et à pente raide. Après cela, la caravane suivra, de près, le rivage de la mer jusqu'à trois journées de la Mecque.

Ma s voyez-vous le père aux chats, encombré d'une singulière cargaison de félins, aux prises avec les difficultés du pieux voyage ? Tout le temps, il se dispute avec son chamelier, — lequel est occupé pendant le reste de l'année aux carrières de pierre du Caire, et compte retirer des bénéfices assez beaux pour lui permettre d'acheter de nouveaux chameaux, qu'il louera de même lors du pèlerinage de l'année prochaine.

A tous bons voyage !

DANIEL ARNAULD.



LE ROI LOUIS II DE BAVIÈRE

La triste mort du roi de Bavière, Louis II, qui s'est noyé dans un accès de folie, a fait passer la couronne sur la tête du prince Othon ; mais, comme le roi Louis II, il est en démence ; le prince Luitpold demeure donc régent du Royaume, et il a reçu le serment des chefs militaires et des troupes qu'ils commandent.

On s'est étonné de la mort du docteur Gudden, conseiller médical du Roi et qui l'accompagnait dans cette promenade, au bord du lac de Starnberg, pendant laquelle lui vint soudaine, irrésistible, sa pensée de suicide. M. Gudden s'efforça de le retenir, et la lutte dut être très vive, car le prince et le médecin en portaient des marques au visage, et le sol, à l'endroit de cette lutte, était fortement piétiné. Vous savez le reste : M. Gudden fut entraîné et périt avec le prince qu'il voulait sauver.

C'est dimanche soir, le 13 juin, qu'arriva ce grand malheur, et c'est lundi que le corps, retrouvé après quelques recherches, fut transporté à Munich. La bénédiction a été donnée par le doyen du chapitre et trois autres ecclésiastiques. Au faubourg, un escadron de cavalerie se joignit au cortège, qui arriva à 1 heure 20 minutes à Munich. La fatale nouvelle n'était encore connue que de quelques personnes, et peu de personnes assistèrent à la lugubre scène de l'arrivée.

On a beaucoup écrit sur le roi de Bavière, sur sa nature artiste, sur ses prodigalités et sur ses excentricités, dont la cause est maintenant expliquée par l'événement qui a terminé ses jours.

Ainsi s'expliquent aussi ses originalités, ses bizarreries, son goût immodéré pour la pierre de taille et pour la musique de Wagner. Il imitait surtout, parmi les rois, Louis XIV ; il aimait sa grandeur, son faste, son caractère, et il voyait en lui l'incarnation parfaite de la royauté.



LE ROI LOUIS II, DE BAVIÈRE, DÉCÉDÉ

GRAND INCENDIE A BOSTON

Un terrible incendie a détruit, le 21 juin les bâtiments du "New-England Institute Fair," sur l'avenue Huntington. Lorsque l'alarme a été donnée les flammes avaient déjà fait des progrès considérables. Cependant, les pompiers ayant appris que plusieurs malheureux ouvriers se trouvaient à l'intérieur, quelques hommes de la brigade se précipitèrent dans les flammes. Malheureusement il était trop tard. Ils ne retirèrent des ruines que sept cadavres calcinés.

Une scène atroce s'est produite peu temps après que le feu eut éclaté. Un ouvrier était sur le point de sauter par une fenêtre du deuxième étage, lorsqu'une poutre enflammée, d'une grande pesanteur, lui tomba sur le dos. Il se trouva la moitié du corps en dehors de la fenêtre et dans l'impossibilité de se remuer. Les flammes l'atteignirent bientôt, et il mourut au milieu des tortures les plus atroces, devant les yeux de plusieurs milliers de personnes qui ne pouvaient le secourir. Deux pompiers se sont brûlés d'une manière épouvantable en essayant de parvenir jusqu'à lui.

Cette construction, destinée d'abord à servir de salle d'exposition avait coûté \$500,000.

LA CRISE IRLANDAISE

L'Angleterre voit chaque semaine s'accroître les embarras que lui cause la question du *Home Rule*. A la suite du projet de loi de M. Gladstone pour le gouvernement local de l'Irlande, le premier-ministre a obtenu de la reine l'autorisation de dissoudre le parlement, et a procédé immédiatement à de nouvelles élections qui ont lieu en ce moment. Dans le cas où elles seraient défavorables au ministère, la nouvelle législature serait convoquée à courte échéance, probablement vers le 15 août, afin, comme l'a dit M. Gladstone, de ne pas laisser longtemps le pays dans l'attente d'un changement de politique. Si, au contraire, le principe de l'autonomie irlandaise était manifestement consacré par les électeurs, il n'y aurait pas urgence à réunir le parlement, et la question resterait, suivant le projet arrêté avant le vote, ajournée à la session régulière d'automne.

Malheureusement, le débat ne reste pas dans le domaine législatif. Les agitations orangistes qui s'étaient produites dans le nord de l'Irlande pendant la discussion du bill de réforme, ont dégénéré en émeutes violentes qui ont paru prendre un instant les proportions d'une véritable guerre civile. Il y a eu à Belfast des engagements sanglants entre